

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (76, 82, 82, 80). Includes 'Faroheit Centigrade' conversion.

CATASTROPHES.

Ouragans et Inondations.

Nous avons reçu, hier, et la veille, de terrifiantes nouvelles du sud-est et de l'ouest. Tous les éléments semblent s'être combinés sur une partie de l'Union et y ont semé la mort et la ruine.

Plusieurs Etats, le Missouri, le Kansas, l'Iowa ont été ravagés par les eaux qui ont inondé tous les pays, fait des centaines de victimes, renversé, anéanti de grandes fabriques et occasionné des pertes qui s'élevaient à nous ne savons combien de millions de dollars.

A Gainesville c'est par centaines que l'on compte les malheureux des deux sexes qui sont horriblement blessés. Ce sont surtout des femmes et des enfants qui ont été innocemment frappés, non seulement dans les établissements industriels où elles étaient occupées, mais dans les cottages qu'elles occupaient et qui ont été démolies.

Les voies ferrées ont été non seulement envahies mais enlevées par les eaux en furie, et toutes les communications ont été suspendues.

On cite des villes presque entières plongées soudainement dans les ténèbres et, pour ajouter aux horreurs de la situation, une bonne partie des approvisionnements ont été dispersés par les flots, qui les ont entraînés dans leur course furieuse. Ces populations sont exposées aux horreurs de la famine.

Dans plusieurs localités, le service des eaux est devenu impossible et en cas d'incendie Kansas City serait à la merci de l'élément destructeur.

Les autorités de ville et d'Etat se sont naturellement émuës de cet état de choses et ont envoyé des secours aux nombreuses victimes. Elles ont également fait un chaleureux appel à la charité publique.

Du fond du Wyoming où il voyageait, le Président Roosevelt a ordonné que l'on vint au secours des victimes de toutes ces catastrophes, et il est probable que l'on fera appel à notre générosité si connue.

Tel étant le cas, montrons-nous dignes de la réputation que nous nous sommes conquis si glorieusement dans le passé, et prouvons une fois de plus que l'on ne nous a jamais en vain tendu la main.

Le Saengerfest.

Le "Saengerfest" aura lieu, cette année à St Louis, dans le Palais des Beaux Arts de l'Exposition, là même où M. Roosevelt a présidé aux cérémonies de la dédicace. 5000 chanteurs exercés prendront part à ce colossal festival.

L'ouverture doit avoir lieu le 17 du mois courant et durera jusqu'au 20, inclusivement. Grâce à des travaux nouveaux

opérés depuis les cérémonies de la dédicace, l'acoustique de la salle est parfaite, et près de 50,000 personnes peuvent s'y asseoir à l'aise.

Le concert commencera par un chœur de 5000 voix d'hommes. Toutes Sociétés qui prennent généralement part au Volkfest, y assisteront. Tout le Saengerbund du nord de l'Amérique y sera largement représenté. 5000 enfants des écoles s'y feront entendre.

Les meilleurs chanteurs des théâtres américains sont engagés pour la circonstance. La direction s'est assurée le concours du meilleur quartet qui existe actuellement dans le nouveau monde.

Exposition de St-Louis.

Décidément, l'Empereur Guillaume II tient à s'assurer les bonnes grâces de la grande République américaine. Le Prince Henri de Prusse a déjà visité les Etats-Unis; il va y revenir, en 1904, pour assister aux merveilles de notre Exposition. On nous annonce que le Prince de la Couronne l'accompagnera. Le Prince Henri visitera alors presque tous les Etats-Unis. Une grande flotte allemande traversera également l'Atlantique et viendra manœuvrer au large de Hampton Roads.

La cité des Quakers, Philadelphie, la ville industrielle et commerciale par excellence, s'apprête à figurer au premier rang à l'Exposition; elle veut se montrer digne de l'immense réputation dont elle jouit dans les deux mondes.

En qualité de métropole industrielle elle prépare une merveilleuse exposition de machines, comme on n'en a pas encore vu jusqu'ici. Toute l'histoire des industries des temps modernes y sera reproduite, et chaque machine fonctionnera devant le public. Les travaux des enfants des écoles publiques et spécialement des élèves de l'école d'Art industriel tiendront une grande place dans l'Exposition de St Louis.

Thomas Edison prépare avec soin une grande exposition de ses plus récentes inventions.

L'Association du Riz de l'Amérique qui a si puissamment contribué au développement de cette industrie alimentaire prépare une cuisine modèle, dont elle fera goûter les produits aux visiteurs de l'exposition.

On sait quels énormes progrès les Américains ont fait faire à la poterie; ils l'ont élevée à l'état d'art et ils ont sous ce rapport enfanté de véritables chefs-d'œuvre. Les visiteurs pourront admirer de véritables chefs-d'œuvres en ce genre.

Une vaste bâtisse sera consacrée à la poterie sous toutes ses formes avec tous ses procédés, aux différentes époques de notre civilisation, mais ce qui est appelé au plus grand succès et mérite en effet d'attirer toutes les attentions, c'est la carte des Etats-Unis — une carte colossale, le construite avec le soin le plus méticuleux par des géographes de premier ordre.

Elle couvre six acres, et a une largeur de 240 pieds du nord au sud, sur une longueur de 480 pieds de l'est à l'ouest. C'est le travail le plus considérable qui

se soit fait jusqu'ici en ce genre.

Tous les produits du sol de l'Union y sont représentés, conservés fidèlement les proportions qu'ils ont dans la réalité, et nettement séparés les uns des autres par des divisions qui, au premier coup d'œil, ne permettent pas la moindre confusion.

Tout cela forme un labyrinthe du plus puissant intérêt, permettant au pied de pénétrer partout et de parcourir ainsi tout le territoire de l'Union.

Rien d'intéressant à suivre du regard comme le cours des différentes rivières qui, après mille détours, viennent se jeter au-dessus et au-dessous de Cairo et viennent se perdre dans le fleuve principal.

Cette carte est, à coup sûr, un des plus beaux travaux que l'on ait jamais accomplis en ce genre.

La reine Amélie à l'Institut Pasteur.

La reine Amélie est allée visiter l'Institut Pasteur ces jours-ci.

On se souvient peut-être que la Reine, il y a quelques années, avait déjà tenu à connaître le laboratoire dont l'illustre créateur venait de mourir. La Reine avait suivi avec le plus grand intérêt et la curiosité la plus intelligente les expériences d'insémination antirabique et s'était fait expliquer les bienfaits du sérum. Mais elle n'avait pas pu voir l'hôpital, dont la construction n'était pas achevée.

D'autre part, dans un sentiment de discrétion dont on peut apprécier la délicatesse, elle n'avait pas voulu troubler le travail récent et le douloureux de Mme Pasteur. Elle se contenta de lui faire transmettre l'expression de sa haute sympathie. Mais elle regretta de n'avoir pas pu voir la compagnie, l'auxiliaire au grand cœur qui avait partagé les labeurs et qui méritait de partager la gloire posthume du maître génial.

Ce n'était pas seulement le témoignage d'une approbation royale que la souveraine était venue apporter à l'Institut Pasteur: elle voulait y prendre un legs de science; elle sut la retenir. L'Institut bactériologique de Liebonne, édifié sur le "Champ des martyrs de la Liberté", alors que M. de Ferreira était ministre, fut la preuve que l'intelligence si moderne et si forte de la Reine avait compris les enseignements du maître français. Et, comme pour lui mieux faire estimer la méthode pastoriennne, lors de la peste de Porto, il se trouva deux hommes ayant le courage de porter les secours du sérum aux malades qui agonisaient en foule dans les hôpitaux: ce furent le docteur Calmette, directeur de l'Institut Pasteur à Lille, et le docteur Salimbeni, de l'Institut de Paris.

Ainsi s'explique la visite que la Reine a faite récemment à cet Institut Pasteur, dont elle désirait étudier par elle-même les derniers progrès, et à qui elle désirait aussi sans doute témoigner sa gratitude.

A dix heures quarante, un landau entre par la grille de la rue Dutot et s'arrête au perron intérieur de l'Institut. La Reine descend; elle est vêtue d'un costume tailleur gris, à revers et ceinture en velours rayé blanc et noir, d'un boa en fourrure et coiffée d'un chapeau paillasson dont la toque est blanche, le bord noir, surmonté de deux

bouquets d'aiguilles rouges. Sa Majesté est accompagnée du grand maréchal de la Cour, l'aimable comte de Figeuro, et du célèbre docteur de Lancastre, médecin de la Reine et professeur de pathologie et bactériologie à Liebonne.

La Reine est reçue par MM. les docteurs Duclaux, directeur, et Roux, sous-directeur de l'Institut; Martin, directeur de l'hôpital; et Metchnikoff, chef du laboratoire; M. Jean Baptiste Pasteur, ministre plénipotentiaire, et Valléry Radot, fils et gendre de celui dont le souvenir sera présent pendant toute cette visite.

On se rend directement au grand laboratoire. La Reine y examine avec grand soin les bœaux où au moins huit cents différents microbes sont conservés; Sa Majesté se fait donner des renseignements minutieux sur ces collections, qui ont été rassemblées par le docteur Binot en vue de la prochaine exposition de Dresde. La Reine écoute avec la plus vive attention les explications que lui donnent ses hôtes.

Puis elle demande à descendre à la crypte où repose Pasteur. Sous la voûte de mosaïque qui porte les deux dates, 1822-1895, elle s'agenouille devant la balustrade de marbre blanc qui sépare la tombe de l'autel où l'on dit une messe aux jours d'anniversaire. Puis, s'étant relevée, la Reine s'approche du masque qui est gardé l'effigie de celui dont elle dit à haute voix:

— Il suffit d'un homme comme lui pour honorer tout un siècle. On remonte. La Reine se fait conduire auprès de Mme Pasteur, qui accueille sous son auguste visiteuse avec cette distinction si simple et si élevée qui est, en quelque sorte, le trait caractéristique de la famille Pasteur.

La Reine presse longuement les deux mains de Mme Pasteur dans les siennes. Elle lui dit qu'elle regrettera toute sa vie de n'avoir pas connu celui que la reine Pia a en le bonheur de voir deux fois.

Sa Majesté se fait montrer dans le salon le grand portrait de Pasteur par M. Bonnat: détail curieux, c'est un important brasseur danois, M. Jacobsen, qui, l'année 1886, à l'offrir à Mme Pasteur, affirmant qu'il devait en partie sa fortune aux travaux de Pasteur sur la chimie organique. — Trois toiles de Henner, portraits de Pasteur, de sa fille, de sa belle-fille, arrêtant les regards de la Reine. Elle passe dans le cabinet de travail du grand laboratoire et contemple un buste en bronze et deux photographies très ressemblantes. Sa Majesté complimente Mme Pasteur sur son portrait et celui de son mari par Edelfelt. Puis elle quitte l'Institut et traverse la rue Dutot pour visiter le laboratoire de chimie biologique dont le docteur Bertrand lui fait les honneurs.

Là, elle va cesser un moment d'être souveraine pour se métamorphoser, comme elle fit souvent, en infirmière. Elle ôte sa jaquette, et sur son corsage de soie blanche, sur un collier de perles du plus bel orient, elle met le grand manteau de toile grise qui a été fait pour elle et que lui passe la supérieure — une jeune Portugaise, Sœur Augusta d'Ornelas, fille de l'ancien ministre du Portugal à Saint-Petersbourg, nièce de Mlle de Ponte qui a élevé les fils de la Reine, les jeunes ducs de Bragançe et de Beja. S'adressant à la supérieure, la Reine, qui, on le sait, est de belle stature, lui dit en souriant:

— Vous qui me connaissez vous avez voulu faire le manteau si grand... qu'il l'est trop!

A la porte des "box", ombres d'isolement douze Sœurs de Saint Joseph de Olançy — qui ont le droit de quitter leur costume bleu et noir pour revêtir un uniforme de toile blanche — attendent la Reine. Et l'on va visiter les trente-cinq malades qui se trouvent actuellement à l'hôpital.

On peut voir toute la bonté de la reine dans les façons douces et attentives qu'elle a avec tous ceux qui souffrent, dans les paroles de consolation qu'elle adresse à une mère qui vient de perdre son enfant... Et c'est un touchant spectacle que celui de cette reine infirmière qui, après avoir froilé d'affreuses maladies, trempe dans le sublimé ses doigts chargés de bagnes, et qui dit en quittant sa blouse:

— Je la connais bien cette blouse d'hôpital...

La Reine tient à ce que le docteur Binot qui, discrètement, la photographie plusieurs fois déjà, la prenne "en pose" avec tout le personnel de l'Institut, et au moment où l'on se groupe autour d'elle, d'un geste coquet elle redresse son chapeau.

Un dernier tour dans les cuisines. Une prière à la chapelle. Puis ce sont les adieux; la Reine serre avec affabilité la main de ceux qui l'ont accompagnée, et remonte dans son landau à la porte de l'hôpital qui donne rue de Vaugirard.

Telle fut cette visite. Tous les témoins ont senti vivement l'intérêt que la Reine prend à la science, et ont été étonnés de sa force d'esprit et de sa rapidité de compréhension. Ils ont été touchés de sa grâce et de la grande pitié qui fait vraiment noble ce cœur de femme. Ces impressions peuvent se résumer en un mot: On a entendu tomber des lèvres de la Reine ces mots murmurés au moment du départ:

— Dans la vie il faut toujours aller... Que celui de Pasteur était grand!

AMUSEMENTS.

WEST END.

Le programme de cette semaine, au West End, est certainement le plus corsé, le plus attrayant de la saison: dans le vaudeville, la piquante et entraînant Miss Flo Adler, etc. dans le concert, un choix exceptionnellement heureux d'ensembles au milieu desquels se détachent les brillantes exécutions de M. Emile Chèvre sur le piccolo.

On a beaucoup applaudi hier le galop intitulé "West End Train".

PARC ATHLETIQUE.

Ce soir, qu'on ne l'oublie pas, dernière représentation de "la Mascotte" qui fait salle comble, depuis dimanche, avec Miss Kendall et M. Eagleton dans les rôles si intéressants et si amusants de Bettina et du Prince Lorenzo. Demain, première des Chimes of Normandy — (cloches de Cornouaille). Dans une même semaine, la troupe Olympia nous donne les deux plus célèbres opérettes du répertoire. Il y aura une foule énorme, aujourd'hui et demain.

Les derniers jours de Pompéi

Depuis deux soirs le Parc Audubon ne désemplit pas. Le public y est attiré par le plus magnifique des spectacles — la destruction de la ville de Pompéi. Le paysage est splendide, les jeux seuls suffisent à satisfaire amplement les spectateurs. Dresseurs et athlètes y figurent dans leurs costumes historiques.

Rien de saisissant comme la vue de toute une cité qui s'écroule, d'une population qui fait pour échapper à la mort, au milieu du fracas des explosions et sous la pluie de feu qui part des hauteurs du terrible Véuvé.

Cet émouvant spectacle est suivi d'un feu d'artifice éblouissant. Des milliers de lumières électriques remplissent et éclairent l'air et éclairent le Parc Audubon.

Après avoir assisté à ce spectacle on comprend l'immense popularité dont il jouit dans les deux mondes, et la renommée que se sont conquise les frères Pain. Hier soir il y avait une foule énorme au Parc Audubon. Il en sera de même toute cette semaine.

ESPRIT DES AUTRES.

Dans l'atelier du sculpteur B...

— Vos commandes doivent vous rapporter gros?

— Heu... il y a des entrées difficiles. Ainsi, il m'est dû deux médailles dont je ne puis trouver un sou.

— Que faites vous, en ce cas?

— Je porte ça aux profits et pertes!

Dans la gare de N... sur une ligne récemment ouverte:

Le contrôleur — Vous ne pouvez pas monter en voiture, vous et votre femme, avec un seul billet.

Le voyageur — J'ai droit à trente kilos.

Le contrôleur reste aburi!

Alors le voyageur — Faites mieux, pelez ma femme, je paie l'excédent.

DEPECHE

Télégraphiques

NUIT D'ANGOISSES.

Gainesville, Georgie, 2 juin — Une pluie battante accompagnée d'un froid excessif qui pénétrait jusqu'à la moelle a ajouté aux souffrances des victimes du cyclone de la nuit dernière.

Le temps et l'obscurité ont beaucoup retardé les travaux de déblaiement. La ville était dans la plus profonde obscurité et les rues pleines de débris.

Toute la nuit les médecins se sont frayé péniblement un passage jusqu'aux victimes, guidés par leurs cris d'agonie.

Il ont été souvent forcés ainsi que les volontaires de marcher à quatre pattes.

Certaines maisons avaient été emportées à plusieurs lieues, d'autres avaient complètement disparu et il était impossible de travailler avec système.

Le temps était gris et vilain ce matin. Un vent glacial faisait frissonner ceux qui étaient chaudement vêtus et les victimes de l'orage souffraient beaucoup du froid. Ceux qui ont pu dormir hier soir étaient dispersés dans la ville.

Le maire Parker dit qu'il y a au moins 1,000 personnes sans asile, mais ce nombre peut être doublé en toute sûreté.

Plus de 200 maisons ont été détruites, mais toutes les portes à Gainesville sont ouvertes aux victimes.

Nombre de personnes ont passé la nuit grelottant de froid à l'hôtel de ville, à l'arsenal et à la maison de cour.

Le Procès Jett et White.

Jackson, Ky., 2 juin — Un des saisissements de juridiction pour cause de de suspicion légitime a été accordé dans les procès de Jett et White et le jugement fixé au 23 juin dans le comté de Morgan.

L'avocat de l'état Byrd a introduit une motion de transfert des procès de White et de Jett pour le comté de Morgan. Le procureur général de l'état a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan. Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Le juge Redwine a refusé de transférer les procès de Jett et de White pour le comté de Morgan.

Feuilleton

DE

L'Abeille de la N. O.

No. 7. Commencé le 27 mai 1903.

LES SIRÈNES

Par Jean Reibrach.

III

Suite.

— Va dit avec un sourire inquietant Mme Lantéy.

Mais Albert haussa les épaules et sortit.

La semaine ceula, dans une hostilité sourde. Ni l'un ni l'autre ne revinrent sur ce sujet.

Le dimanche suivant, alors, chez les Martel, Albert rejoignit Marthe.

Elle s'était approchée d'une fenêtre ouverte du salon. La tendeur de la soirée avait attiré les invités par le jardin. Il n'y avait là, en arrière d'eux, que le capitaine qui contait à Lureau un épisode de ses campagnes d'Afrique.

— Marthe, pria-t-il, voulez-vous me permettre d'achever?

— Sans répondre, Marthe baissa la tête, et le mouvement imperceptible qu'elle avait fait parut à jeune homme une invitation à se placer près d'elle. Il le fit et, encouragé:

— Vous le savez Marthe, depuis que je vous ai vue, une sympathie m'a rapproché de vous d'un lien de jour en jour plus étroit. Cette sympathie a grandi jusqu'à l'admiration, jusqu'à l'amour. Ma pensée désormais ne peut plus se séparer de la vôtre. C'est mon bonheur, c'est ma vie tout entière que vous décider les paroles qui tomberont de vos lèvres. Marthe, voulez-vous m'accorder votre main?

Il y eut entre eux un silence. La voix du capitaine frappa leurs oreilles, confusément d'abord:

— Oh! disait-il, une soif! Vous ne pouvez pas vous en faire une idée! Et le plus dur, c'était d'entendre les chameaux régurgiter l'eau de leur poche.

— Oh! disait-il, une soif! Vous ne pouvez pas vous en faire une idée! Et le plus dur, c'était d'entendre les chameaux régurgiter l'eau de leur poche.

— Oh! disait-il, une soif! Vous ne pouvez pas vous en faire une idée! Et le plus dur, c'était d'entendre les chameaux régurgiter l'eau de leur poche.

s'arrête... Un accès de folie, sans doute!... Il met en joue l'une des bêtes, l'abat, lui ouvre la poitrine pour boire l'eau de sa poche!

— Avez-vous songé, demanda Marthe, que je suis sans fortune?

— Oh! Marthe! reprocha Albert Lantéy.

Puis, s'animant:

— C'est peut-être à cause de cela justement que j'ai osé espérer, et je voudrais même que vous soyez plus pauvre encore, que vous ayez de lourdes charges, afin de vous prouver plus d'amour encore.

— Soit! vous jurez ainsi! Mais d'autres, peut-être? ... Votre mère?

Albert devint grave:

— Marthe, je ne vous cacherais pas que j'ai de ce côté, des difficultés à vaincre.

Mme Lantéy saut! demanda Marthe.

— Elle saut! répondit Albert. — Et, reprit Marthe, raffermissant sa voix, elle refuse?

— Jusqu'ici, avoua Albert, oui! Mais je vaincrai ses résistances. Venez, Marthe, je suis à la veille de prendre une grande résolution. Mais avant, il faut que je puisse vous entretenir, que je sache de vous...

— Je crains, dit Marthe tristement, que vous ne tentiez l'impossible.

— Rien n'est impossible! Mais je ne vous prolongerai cet entretien. Je vous en supplie, permettez-

moi de vous voir quelques instants. — Ce soir, lorsque vous serez rentrée, descendez le jardin jusqu'au bord de l'eau. Je vous rejoindrai par la rivière.

— Oh! non! fit Marthe aperçue, je vous en prie!

— Si! insistait Albert; il le faut!

— Un oncle, continuait la voix du capitaine, passait à quelques kilomètres. Voilà les bêtes qui sentent l'eau. Alors, imaginez-vous ça si vous pouvez: une panique, une folie furieuse, une trombe qui se soulève; des brèlements, des menagements, des brèlements, des hennissements.

Et chameaux, chameaux, mulet emportant le barda et les conducteurs, le troupeau, bouffé et montons, tout cela se précipite, comme un cyclone, disparaît au loin, dans un nuage de poussière.

— Songez, Marthe, reprit Albert, que ma mère, qu'Edmée, ceux contre lesquels nous aurons à lutter, pourront se voir, se concerter, que nous, au contraire, nous serons séparés. Venez, je vous en conjure! De cet entretien avec vous dépendra pour moi, je vous le répète, une résolution importante, mon départ pour quelques temps sans doute.

Marthe se taisait de nouveau, envahie d'une angoisse infinie. Son bonheur, à peine entrevu, déjà s'écartait. Que pouvait-elle entreprendre? Que ferait-elle

contre Mme Lantéy, contre les Veret? Son court roman, la première page à peine tournée, était fini déjà.

Elle perçut de nouveau la voix du capitaine.

— Arrivés à l'eau, les hommes, à leur tour, s'échappèrent. Ah! mon cher, si vous les aviez vus, ils ne prenaient pas le temps de décrocher les quarts. L'eau était sale, pénétrée par les troupeaux. Ça ne fait rien! Tous à plat ventre, buvaient comme des bêtes!

— Je vous en supplie! répéta Albert.

Marthe seconait la tête. Pourquoi ne pas en rester là dès à présent, briser tout de suite un amour irréalisable, contre lequel, entre les familles, allait se dresser le corollé de l'hostilité de la ville entière? Et n'avait-elle pas été trop imprudente déjà, devait-elle l'écouter encore? Ne devait-elle pas répondre: "Décidez votre mère d'abord, et alors je pourrai vous entendre?" Oui, la était la seule réponse qu'elle pouvait faire.

Un éclat de voix du capitaine la fit tressaillir. Son récit, tout à coup, se mouvementait. La colonne, sa soif apaisée, demeurait harassée, à bout de forces, elle jonchait le sol, lorsque, tout à coup, en arrière, sur la hauteur d'où elle avait dévalé vers l'ouest, un officier parti en observation signalait les Arabes. Mais les appels aux armes, les commandements, les cris, les

prières, tout demeurait vain. Les hommes qu'on voulait relever retombaient d'eux-mêmes, incapables d'un mouvement, d'un effort même.

— Nous étions fichus! Il n'y avait pas, y compris les officiers, cinquante hommes debout sur toute la colonne. Le colonel nous réunit: "Nous sommes perdus, dit-il, si nous restons là! Il nous faut revenir en arrière, sur la hauteur. Le régiment ne veut pas marcher. Nous le portons!" Et nous l'avons porté! A deux, nous prenions les hommes et nous montions la côte. Quelques-uns alors ont fini par seconner leur engourdissement, nous ont aidés. Quand les Arabes sont arrivés, ils ont vu le régiment sur la crête du plateau. Il était trop tard, leur coup était manqué. Ils sont repartis sous nos coups de fusil.

Marthe et Albert, malgré leur émoi, n'avaient pu paraître plus longtemps se désintéresser du récit et s'étaient retournés vers le capitaine.

— Tout ça, achève-t-il, prouve que la volonté fait tout. On peut tout ce qu'on veut.